

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 47

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'hôtelier attendait toujours le retour du boulanger avec une patience angélique. Néanmoins, après avoir hébergé cette dame, à crédit, pendant trois mois, il s'inquiéta, c'est bien naturel; et, sortant de sa réserve, il tenta une exploration du côté de la bourse de sa cliente. Mais celle-ci ne possédant pas le plus petit écu, donna l'adresse précise du mari distrait, auquel l'hôtelier s'empressa d'envoyer une missive à seule fin de lui faire remarquer qu'il avait oublié sa femme dans son établissement. Il lui réclamait en outre le paiement de sa note, s'élevant à une douzaine de cents francs, au plus juste.

A quoi le boulanger répondit :

« Puisque ma femme est chez vous, gardez-la. »

Que voulez-vous ? Il en avait peut-être assez, cet homme. Ça peut arriver, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, il refusait formellement de solder la dépense, et, par un comble d'ironie véritablement déplacé dans la circonstance, conseillait au malheureux aubergiste de s'adresser à sa belle-mère.

Notre Havrais vient enfin d'intenter un procès au mari récalcitrant, procès dont on ne peut prévoir l'issue. Mais vous représentez-vous ce mari, qui s'est cru pendant trois mois débarrassé de sa légitime, et qui, tout à coup, la voit retomber chez lui avec une note de 1200 francs ! Et il avait pourtant un peu raison, ce brave homme. Lorsque, dans un hôtel, on a conservé, nourri, logé, blanchi une femme pendant trois mois, on la garde.... Quand on n'est pas son mari.

Plus il y a de musiciens, moins on fait de bonne musique. Plus la musique de l'avenir devient musique du présent, plus notre gaieté s'en va. Et enfin... La multiplicité des concerts a fait éclore toute une catégorie nouvelle de jeunes filles qui, au lieu de parler d'amour, de tendresse, de colifichets, de patrie si vous voulez, de religion, de devoir, d'espérances, ne parlent plus que de Schumann... et de Shopenhauer. Car, l'un conduit à l'autre fatalement.

Et toutes ces jeunes filles, qui ont fait centupler le nombre des pianos, ne passent plus leur temps qu'à lire la nuit des œuvres pessimistes qui les exaltent et qu'elles ne comprennent guère, et qu'à torturer, pendant le jour, leurs doigts, jadis jolis, aujourd'hui déformés, pour arriver à estropier une fugue de Bach, un prélude de Hændel ou une fantaisie de Liszt auxquels elles ne comprennent rien du tout.

Ah ! comme on nous les a bien déformées nos jeunes filles ! Plus de rires à pleines dents ! plus de distractions naïves ! plus d'expansion !

Quand la maman demande à sa demoiselle :

— Léontine, as-tu écrit à ta tante de Paris !

Léontine répond :

— Non, ma mère, le temps m'a manqué, car je transcris la chevauchée des Walkyries : *si fa si ré — si ré — si ré fa...*

Et le soir de son mariage — si elle se marie — Léontine, à qui son nouvel époux, devenant tendre,

demandera : « N'êtes-vous pas troublée comme moi, ma chère âme ?... » Léontine répondra :

— Non, monsieur ; il n'y a que la neuvième symphonie qui soit troublante pour moi... Et encore dans sa première partie...

On fouenet attrapà ào tot fin.

Ne faut jamé tráo s'inquièttà dàì z'autrès dzeins, à mein que ne séyè po lào portà séco se l'ein ont fauta, ào po lào fèrè on serviço, s'on pào ; mà ein défrou dè cein, vaut mi lè laissi fèrè sein volliàì fourrà son naz dein lào z'affèrès, et ne pas adé tsertsi à savàì cein que font et iò ye vont.

Lo dzo dè la derràire inspeqchon d'armès, iò lè militéro que n'ont fé ni écoula, ni camp, dévessont sè preseintà, dou z'amis, Djan Abran à la Gritte et on certain Magnin, batolhivont dézo la remisa, ein tourdzeint tsacon 'na pipà dè tabà, que l'aviont bin too, kà pè precauchon dào fù, l'est défeindu dè fougà dein lè grandzès, lè z'étrablio et dézo lè remisès, que cein est bin fé, kà on malheu est vito arrevà ; mà y'a dàì dzeins que sè moquont dè cein et que lài fonmont à catson, crayant que ne pào rein arrevà, et que sè peinsont que la loi n'est pas fête por leu.

Tandi que clliào dou compagnons étont quie à devesà dè çosse ào dè cein, vayont passà on sordà qu'étàì on bocon tard po l'inspeqchon.

— Se bàyì quoui l'est césique, se fe Djan Abran, qu'étàì tant fouenet que faillàì que satsè tot, et po fèrè devesà cé militéro et savàì quoui l'irè, lài criè :

— Hé, galé ! vo z'itès bin tardi po la rihuva ?

Lo sordà virè la téta po savàì quoui lo criàvè dinsè, et quand vâì lè dou lulus, la pipa ào mor, s'approutsè ein sorizeint et repond : Se su tráo tard po la rihuva, su prào vito po vo mettrè ti dou à chix francs d'ameinda po fougà déso cllia remisa !

Cé sordà étàì tot bounameint on gendarme que fasàì 'na rionda et que lè pregnâì quie su lo fé, et dè la fauta dè Djan Abran à la Gritte, et n'y eut pas ! faille pâyì riqueraque, kà lè gendarmes ne badenont que tot justo...

— T'avià bin fauta dè lo crià ! se fe Magnin tot ein colère, quand lo gendarme fut via, se te n'avâì rein de, no z'arâì pas vu.

— Quoui peinsàvè que l'étàì 'na tsaravouta dè gendarme, se repond Djan Abran ! assebin ora, l'est bon, passérâì bin dou bataillons que dévant, m'einlèvine que redio on mot.

Un officier prussien visitait dernièrement une église d'Alsace. Remarquant une énorme souris en argent suspendue à la voûte, près de l'autel, il demanda des explications au marguillier, qui lui répondit :

« Il y a environ un siècle, les souris infestaient le pays : champs, maisons, tout était envahi. On ne savait que faire pour s'en débarrasser, lorsque le maître d'école proposa d'exposer dans l'église une souris en argent. On fait une quête, les plus pauvres apportent leur obole, si bien qu'on put fondre

et suspendre au mur de la chapelle la souris que vous voyez. On ne vit plus dans le pays la moindre souris.»

Et le Prussien d'éclater de rire : « Serait-il possible qu'il y ait en Alsace des gens aussi arriérés ? » — Pardon, monsieur, dit le paysan, nous sommes loin d'ajouter foi à cette histoire ; sans cela, il y a longtemps que nous aurions donné notre dernier sou pour faire faire un Prussien en or qui nous eût débarrassé de tous les autres.

— — —

Remarque amusante :

Bien que le mot « argent » soit l'objet de toutes les préoccupations, on le prononce le moins souvent possible.

Chacun lui substitue un synonyme. Exemple :

Le banquier dit : mes « fonds » ;

La jeune fille dit : ma « dot », et le jeune homme, mes « espérances » ;

L'employé, mes « appointements » ;

L'administrateur, mes « jetons de présence » ;

L'ouvreuse, mes « petits bénéfices » ;

L'avocat, mes « honoraires » ;

Les directeurs de certains journaux, ma « subvention » ;

Le valet, mes « gages » ;

L'héritier, mes « legs » ;

Le propriétaire, ma « fortune » ;

Le voyou, mes « pécaillons » ;

Le moine, ma « prébende » ;

Le pape, mon « denier de saint Pierre » ;

Le prince, ma « dotation ».

— — —

Remède infailible contre le rhumatisme.

Un journal donne les conseils suivants à ceux qui souffrent de cette maladie.

« Procurez-vous un foulard provenant d'une demoiselle de 50 ans, qui n'ait jamais désiré se marier. Plongez le dit foulard 3 fois dans l'étang d'un meunier qui n'ait jamais fait tort à ses clients. Mettez-le sécher dans le boudoir d'une cantatrice qui ne soit jamais enrouée. Marquez-le ensuite à l'encre, en utilisant pour cela la plume d'un avocat qui n'ait jamais perdu de procès. Puis, faites appeler un médecin qui n'ait jamais laissé mourir un patient, et remettez-lui le foulard ainsi préparé, afin qu'il vous enveloppe la région malade. »

— — —

Conseils utiles.

Procédé pour écailler le poisson. — Avec mon procédé, qui est des plus simples, nous dit le cuisinier d'un de nos bons hôtels, un poisson de 3 à 4 livres est écaillé en moins de deux minutes sans déchirer la peau de dessous, ce qui est essentiel. Si le poisson est vivant, il va sans dire qu'on le tue : pour cela, un coup de pointe d'un fort couteau de cuisine pour séparer la colonne vertébrale de la tête est foudroyant. L'animal mort, on l'essuie bien ; puis on le plonge pendant trois ou quatre secondes dans l'eau presque bouillante. Après cela, l'écaillage se

fait comme d'ordinaire, mais en une ou deux minutes, selon la dimension du poisson.

Vinaigre de toilette (dit vinaigre Surard). — Au lieu de payer très cher les petites fioles de vinaigre qui étalent leurs étiquettes enluminées dans les vitrines des parfumeurs, chacun peut s'en préparer un d'excellente qualité, de la manière suivante. On prend 80 grammes de fleurs de sureau bien sèches, on les met dans une cruche avec un litre de fort vinaigre. On laisse le tout macérer ensemble pendant quinze jours ; une fois ce temps écoulé, on passe à travers un linge, et la liqueur ainsi passée est encore filtrée dans un filtre en papier, afin qu'elle soit bien limpide et ne conserve aucune impureté. Pour s'en servir, on en met une demi-cuillère dans l'eau avec laquelle on se rince la bouche ou dans une cuvette d'eau pour la toilette.

— — —

LE SECRET DU CAPITAINE

VI

Quand il parvint au camp, il trouva le capitaine, plus sombre que jamais, assis sur un tronc d'arbre avec le capitaine Morel. Il les salua du geste et prit place à côté d'eux. Sept ou huit pipes furent bourrées et fumées dans le plus profond silence, signe indéniable d'une tristesse croissante. A la fin, Morel se leva, tendit la main à ses deux amis, et dit gravement :

— Bonsoir.

Le capitaine, d'une voix encore plus brève qu'à l'ordinaire, serra la main de Morel et répondit :

— Bonsoir.

Ce que voyant, d'Avril se leva et répéta à son tour ;

— Bonsoir.

Après quoi, les trois « syllabisants, » comme les appelait en riant le commandant, allèrent se coucher.

Le lendemain matin, à l'heure dite, plus résolu que jamais dans ses desseins, d'Avril s'habilla avec soin et alla prendre le père Luchaud, qui l'attendait au bourg en habits du dimanche, plus rouge et plus rond encore que la veille. Le lieutenant ne put s'empêcher de sourire en apercevant cette bonne face d'honnête homme qui reluisait au soleil.

Les deux amis, le jeune et le vieux, l'un forçant malgré lui le pas de l'autre, prirent la route de la Flèche, passèrent devant le cimetière, où l'aubergiste fit remarquer au lieutenant les tombes des parents de Darad, et s'arrêtèrent à l'Eslière, où ils demandèrent M. Luzat. L'étonnement du père Luchaud augmentait à tout instant. M. Luzat descendit aussitôt et reçut au salon les nouveaux venus. C'était bien l'homme que le lieutenant avait aperçu sur la terrasse : il paraissait avoir environ trente-cinq ans ; sa physionomie était ouverte et distinguée, et le sourire qui éclairait ses lèvres entre ses deux favoris noirs montrait la franchise et l'honnêteté de son âme. Avec lui, on était tout de suite à l'aise. Grâce au père Luchaud, la présentation fut vite faite et la conversation s'engagea.

Bientôt d'Avril, qui n'avait pas de temps à perdre, aborda brusquement le sujet qui lui tenait au cœur.

— Monsieur, dit-il, le père Luchaud m'a raconté hier une triste histoire, concernant votre belle-sœur et un homme que j'ai beaucoup aimé.

— Laquelle, mon lieutenant ?

— Oh ! dit l'aubergiste, inquiet des suites que pouvait avoir son bavardage de la veille, l'histoire est connue de M. Luzat.